

VALENTINE DEL MORAL

ET LES BEATLES MONTÈRENT AU CIEL

LE CONCERT DU ROOFTOP

LE MOT ET LE RESTE



VALENTINE DEL MORAL

ET LES BEATLES
MONTÈRENT AU CIEL
LE CONCERT DU ROOFTOP

LE MOT ET LE RESTE
2019

À l'apôtre,
Philippe F.L. de Saint Phalle
et à ses disciples,
Rodrigue et Ignace del Moral

AVERTISSEMENT

Les personnages et les situations de ce récit étant totalement réels, toutes ressemblances avec des personnes ou des faits existants ou ayant existé, ne sont pas fortuits.

En d'autres termes, tous les propos cités ont bien été prononcés; tous les personnages, même les plus inattendus, ont bien assisté, de près ou de loin, au concert du Rooftop; tous les faits annexes ont bel et bien été vécus.

Le reste – comparaisons, loufoqueries et autres associations d'idées – est, quant à lui, le fruit seul de l'imagination débridée de l'auteure.

« At the time, they were viewed as being the be-all-and-end-all, sort of up there on a pedestal, beyond touch, just gods, completely gods¹. »

Glyn Johns, ingénieur du son du Rooftop

Il est midi. Savile Row s'ébroue. Les chapeaux melon et les mini-jupes ont faim.

À la queue leu leu, au 3 de la rue, on grimpe les dernières marches qui mènent tout en haut de l'immeuble.

C'est Paul qui émerge le premier de l'obscurité. On dirait Orphée qui, parce qu'il charmait par sa musique les hommes et les bêtes, obtint du dieu Hadès de descendre aux enfers pour y récupérer sa belle Eurydice, morte d'une stupide morsure de serpent. Une seule condition, riquiqui, inoffensive: ne pas se retourner sur la jeune femme avant d'avoir retrouvé l'air libre. Fastoche, s'était-il dit. Tu parles, Orphée ! Il se retourna et Eurydice s'évanouit une seconde fois, cette fois pour de bon. Et c'est hagard qu'Orphée retrouva le plancher des vaches.

1. « À cette époque, ils furent considérés comme l'alpha et l'oméga, placés sur un piédestal, hors d'atteinte; comme des dieux, exactement comme des dieux. » in Roy Carr, *Beatles At The Movies*.

Paul a l'air aussi perdu que le héros-poète au moment de paraître à la lumière. Comme s'il s'était paumé au beau milieu du brouillard londonien. Or de *fog*¹, pas un iota. On ne peut pas non plus faire croire qu'il est ébloui par la lumière pour la simple et bonne raison qu'il fait un temps de chiotte ce jour-là et que le ciel est plus gris bleu que bleu gris. On peut encore moins soutenir qu'il ignore les lieux puisqu'il se trouve sur la terrasse du 3, Savile Row à Londres et qu'à cette adresse s'élève l'immeuble en briques de quatre étages qui, depuis janvier 1968, est devenu le QG d'Apple, la compagnie des Beatles.

Il faut se faire une raison : Paul revient bien des morts. Il est descendu aux Enfers. Est ressuscité le trentième jour du mois de janvier. S'il tourne la tête vers la droite, puis fait un tour sur lui-même, c'est parce que voilà près de deux ans que les Fab Four n'ont pas mis le nez dehors, pas honoré le plus petit concert sauf peut-être les huit minutes de « Hey Jude » tournées devant le public du *Frost Report*, l'émission de télévision de David Frost. Ce non-concert, d'abord filmé comme une banale captation par Michael Lindsay-Hogg, a viré au bain de foule quand le public a été invité à se rapprocher de ses idoles.

« *Na, na, na, nananana, nananana, hey Jude* ».

Pendant quatre minutes, ils ont repris en chœur ce mantra. Quatre minutes, qui ont réuni John Lennon, Paul McCartney, George Harrison et Ringo Starr – The Beatles – et puis, évidemment, des tas de petites nanas, des teenagers dont certains ont encore des dents de lait, un hindou en turban, quelques jeunes hommes noirs, des types à lunettes qui n'ont

1. Brouillard.

pas encore osé adopter la forme ronde de celles de John et un vieil édenté arthrosé, aux manches de veste relevées et à la couronne de cheveux piquée de fleurs épanouies. Tandis qu'une garçonne aux joues roses et aux cheveux roux dévore Paul des yeux, le vieil homme commence à lui taper sur l'épaule. Paul se dégage une première fois d'un geste parfaitement gracieux, réminiscence de celui du Christ tout juste ressuscité qui, alors qu'il s'écarte de Marie-Madeleine, lui dit : « *Noli me tangere*¹ ». L'autre, sans vergogne biblique, recommence à le tripoter. Paul fait la petite bouche et l'œil rond. Signe chez lui qu'il est passablement agacé.

N'empêche que c'est l'absence du public impudique qui, en ce 30 janvier 1969, l'espace d'un instant, déconcerte McCartney. Jamais avant cela, il n'est descendu dans l'arène sans provoquer vagues de clameurs, hurlements stridents, applaudissements à tout rompre. L'air aujourd'hui n'est pas déchiré par les cris habituels. Seuls le bruit du vent, la rumeur lointaine de la rue, quelques klaxons l'accueillent.

Paul regarde assez longuement à droite, y cherche des gradins mais n'y voit que des toitstoits. Il se tourne alors vers la gauche, puis se retourne enfin vers Ringo qui le suit. Ça lui fait tout drôle aussi à Ringo, cette entrée sur scène sans hourras. Le bruit de leurs pas couvre le silence.

Ils jettent un œil circulaire à cette salle de concert en plein air. La Post Office Tower située à 1,5 km à vol d'oiseau de Savile Row retient assez leur regard pour casser l'impression de flottement qu'ils ressentent.

1. « Ne me touche pas ».

C'est Ringo qui le premier rompt le silence. Il lance un débonnaire « *Uh, where's the best way out?*¹ » La question en forme de blague Carambar a le mérite d'alléger l'atmosphère. Ringo n'est pas le plus spirituel des Beatles. Ses vanes, ses jeux de mots potaches tombent souvent à plat. Mais il a une qualité inestimable : il manie la bonhomie comme Yoko manipule le Lennon. Il dégèle les situations, régule les ondes négatives, tempère les egos de Paul et de John.

Jusqu'à un certain point cependant. Le point de non-retour a justement été atteint le 22 août dernier. Ce jour-là, au studio n° 2 d'EMI, les Beatles s'échinent sur « *Back In The USSR* ». Pour dire la vérité, ils se frittent sérieusement. Tout à coup, Ringo pose ses baguettes, se lève et se barre. Il n'y a plus quatuor qui tienne. Les Beatles forment désormais un trio qui va chercher par tous les moyens à empêcher la nouvelle de fuiter dans les médias et à faire revenir « *Ritchie* ».

Quand il réintègrera le studio d'enregistrement le 3 septembre, Ringo trouvera sa batterie couverte de fleurs et enterrera la hache de guerre aussi vite qu'il l'avait sortie. Ringo est un bon gars.

En attendant, il a filé se refaire la cerise sur le yacht de son pote Peter Sellers qui vient d'atteindre un sommet de drôlerie en incarnant Hrundi V. Bakshi, le catastrophique acteur indien de *The Party*. Là, il se passionne pour les pieuvres. Les premières bribes de sa chanson « *Octopus's Garden* » lui viennent à l'esprit alors qu'il regarde la mer.

1. « Euh, c'est par où la meilleure sortie? »

ARRÊT SUR IMAGE | Peter Sellers – le plus âgé des apôtres

Il faut bien qu'il y ait eu un apôtre plus âgé que les autres autour du Christ. C'est mathématique. Certains affirment que ce fut Barthélémy. En ce qui concerne les Beatles, il n'y a aucun doute : ce fut Peter Sellers. Adolescent, John raffolait du Goon Show, émission de radio loufoque dans lequel le comédien sévissait. Et puis, par l'entremise de George Martin, producteur de Sellers dès la fin des années cinquante et des Garçons au début des années soixante, l'acteur et le boys band se rencontrent en chair et en os. Le courant passe sacrément bien. En vêtements d'époque, Peter déclame « A Hard Day's Night » à la manière de Laurence Olivier dans *Richard III* de Shakespeare. La séquence passe dans l'émission télévisée *The Music of Lennon and McCartney* diffusée en 1964 sur Granada Television. Une autre fois, il prend les intonations d'un curé monté en chaire le temps de transformer « Help » en sermon ; la voix du docteur Folamour pour débiter « She Loves You ». Sur sa lancée comique, il réenregistre la chanson avec l'accent cockney, puis snob et enfin irlandais.

En déformant gentiment les chansons des Beatles, Peter Sellers donne une deuxième fois vie à leurs paroles. Et s'il se moque de leur manque de profondeur, il nous pousse, irrémédiablement, à réécouter les versions originales.

MOTEUR

Après Ringo, vient Maureen sa femme. Viendra plus tard Yoko. Groupies en habits de veuve d'un concert sans audience.

C'est au tour de Billy Preston d'apparaître, blouson cintré en cuir clair. Preston est une vieille connaissance des Beatles.

En 1962 à Hambourg, alors clavier de Little Richard, il avait suivi des coulisses, avec amusement, la prestation des Garçons qui se produisaient en première partie. Ils n'avaient pas froid aux yeux ces petits gars de Liverpool qui lui avaient proposé de se joindre à eux. Mais Preston avait eu peur que son rockeur de boss n'en prenne ombrage.

En septembre 1968, le 21 précisément, Harrison et Clapton avaient assisté au concert de Ray Charles au London's South Bank. George n'avait pas tout de suite remis le gars qui avait chauffé la salle sur les notes d'« Agent Double-O-Soul ». Et puis Ray était entré sur scène frappant comme à son habitude sa cuisse de la main, la tête relevée et légèrement dodelinante. Il avait présenté son pianiste et là, ça avait fait tilt. Mais bon sang, c'était bien sûr ! Preston ! C'était ce bon vieux Preston que George venait de voir se démener comme un beau diable. On avait bu un coup, renoué comme d'anciens combattants de la guerre de 14. Quand l'idée d'ajouter un clavier à la formation du prochain concert était venue sur le tapis, tout naturellement le nom de Billy était sorti du chapeau le premier. On lui avait proposé la botte et cette fois, sans hésiter, Preston avait accepté.

Étrange, ce mouvement de yo-yo qui rythme l'agonie des Beatles. Un jour ils sont trois, le lendemain cinq, puis quatre, puis de nouveau trois, puis quatre, puis cinq. Le 6 septembre 1968, c'est Eric Clapton qui s'y colle. George lui a demandé de jouer sur son « *While My Guitar Gently Weeps* ». Clapton a d'abord dit non : « *Nobody plays on a Beatles record*¹ ». Ah, la jolie phrase ! Ah, la légende dorée ! La vérité est que les Fab Four ont été plus accueillants qu'on voudrait le faire

1. « Personne ne joue sur un disque des Beatles ».

croire. Ils ont invité un quartet classique sur « Yesterday ». Quatre musiciens de l'Asian Music Circle jouent de leur tabla, dilruba et swordmandel, à l'unisson avec le sitar d'Harrison sur « Within You, Without You ». Une moitié d'orchestre symphonique, rendue zinzin par l'air ambiant d'Abbey Road, improvise sur « A Day In The Life », une sérénade psychédélique. Et on pourrait encore parler de la trompette piccolo de David Mason sur « Penny Lane » ou du cor d'Alan Civil sur « For No One ».

Le truc, c'est que tous ces musiciens furent considérés comme des instruments, vivants certes, mais des instruments tout de même qui, à l'instar des guitares, des basses et de la batterie servirent la cause du groupe. Les petites mains étaient flattées. Pourquoi alors les créditer ?

Cette fois, c'est différent. Billy Preston qui sort sur le rooftop à la suite de Ringo, les mains dans les poches, le visage à découvert, n'est pas George Martin. Ce n'est pas un homme de l'ombre, pas un petit chienchien à sa mémère. Il n'est pas au service des Beatles. Il n'est pas un clavier parmi d'autres, il est le clavier des Beatles pour ce *one shot* venteux. Au même titre que John, Paul, George et Ringo, Billy sera crédité au générique du film *Let It Be* et au verso de la pochette de l'album éponyme.

ARRÊT SUR IMAGE | George Martin – Joseph

Drôle d'élégant bonhomme ce George Martin, à la fois impeccable hautboïste et producteur de rock'n'roll, qui aurait pu dominer les Beatles de toute la hauteur de son savoir musical mais qui préféra se mettre entièrement à leur disposition. Cet immense technicien s'est rapidement senti, devant eux,

comme ligoté dans une camisole de connaissances qui, il en était certain, l'empêcherait d'arriver à la cheville de la créativité de ses protégés.

En 1962, pas du tout convaincu par une première écoute, Martin refuse de produire le groupe. Mais Len Wood, directeur chez EMI, insiste pour qu'on les signe. Or, Martin travaille pour Parlophone qui est une filiale d'EMI. C'est donc un peu forcé qu'il signe, le premier, les quatre garçons. Il ne lui faut pas longtemps pour tomber sous leur charme et pour connaître John, Paul, George et Ringo comme s'il les avait faits. Toutes leurs chansons, il les maîtrise sur le bout des doigts pour la simple et bonne raison qu'il les a élaborées avec eux et qu'il en est l'arrangeur magnifique. Cela ne l'empêche pas, en 1964, alors qu'il assiste à leur premier concert américain au Washington Coliseum, de se mettre à hurler « exactement comme les autres... emportés par ce courant de joie et d'enthousiasme ».

Le groupe est un morceau de bois brut qu'il va dégrossir puis, peu à peu, façonner. Le quatuor à cordes de « Yesterday », c'est lui. L'arrangement pour trompette dans « Penny Lane » aussi. Il se met plus d'une fois au piano pour eux et, sans se faire prier, se fait leur intermédiaire lorsqu'il s'agit de retranscrire, pour saxophone, les notes que John joue à la guitare dans « Good Morning, Good Morning ».

George a, dès le départ, pleinement accepté son rôle de père spirituel. Comme Joseph, le père de Jésus, il va chérir ses fils adoptifs, accepter de bonne grâce de rester en retrait, les accompagner jusqu'à ce qu'ils lui échappent. Au moment du rooftop, bien qu'il y ait de l'eau dans le gaz entre lui et les Garçons, il est présent, ombre de leurs ombres, ombre de leurs chansons.

MOTEUR

L'équipe du tournage ne lésine pas. Il y a un gars en train de filmer en reculant. Un autre déambule en parka verte qui semble chaude et sacrément plus appropriée aux frimas des hauteurs que la chemise ouverte et le costume de Paul. Et puis, il y a ce type en chandail bleu et veste foncée, dont la main qui sort de la poche arrière de son pantalon, montre quelque chose à Paul. Les toits de Londres peut-être ou bien un ange qui passe.

George apparaît soudain en gros plan, tête nue, emmitoufflé dans un improbable manteau poilu qui par sa rondeur accentue étrangement la joue creuse du Beatle. Harrison est pâle. Il fait penser au goth qui, dans l'album *Astérix légionnaire* paru en 1967, cache sa maigreur sous une énorme pelisse trompeuse. Si le maigre de la BD fait rire, celui du rooftop met mal à l'aise. Durant le mois de janvier, de plus en plus taciturne, il a été condamné à payer 100 livres pour avoir agressé un photographe français. Il s'est aussi foutu, un peu, sur la tronche avec Paul, beaucoup avec John. Le 10 janvier, vingt jours avant le concert du Rooftop, il a perdu son sang-froid, a élevé la voix, et a dit merde à sa façon : « *Well, I think I'll be leaving... uh... leaving the band now*¹ ». Il a tourné les talons, a fichu le camp. L'affable était devenu l'affreux ; le discret, l'absent.

Or, on ne rattrape pas un George comme on rattrape un Ringo, avec quelques fleurettes et des mots doux fredonnés. Il a fallu, le 15 janvier dernier, discuter cinq heures de rang,

1. « Bon, ben je crois que là je vais partir... euh... je veux dire quitter le groupe, là tout de suite, maintenant ».

en tête à tête, pour le faire revenir dans le giron du groupe. John a dû faire amende honorable et promettre de ne plus faire le suffisant et tous ont dû, juré-craché, abandonner une bonne fois pour toutes le projet de remonter sur scène. La raison profonde pour laquelle Harrison a pété les plombs, elle est là justement. Ce n'est pas parce qu'il en avait assez d'être relégué en deuxième ligne que la moutarde lui est montée au nez. Ça avait toujours été le cas jusqu'alors et pour autant, les Beatles s'en étaient fort bien trouvés. C'est quand l'idée d'un nouveau concert en public est arrivée sur la table que tout est parti en sucette. De 1962 à 1966, les Garçons dans le vent avaient été les empereurs de la scène, les cadors du concert. Ils avaient enchaîné les dates, collectionné les hurlements de filles de tous les continents. Ils faillirent bien être déchiquetés par des groupies aux instincts de bacchantes, lynchés par des encapuchonnés en Amérique. Et puis, il y eut overdose de foule, ras-le-bol collectif. Le 29 août 1966, les Beatles descendirent de la scène du Candlestick de San Francisco bien décidés à s'octroyer une courte pause. La pause dura. Huit cent quatre-vingt-cinq jours très exactement. Pas loin de deux ans et demi.

L'un a dit que c'est le réalisateur Michael Lindsay-Hogg qui eut le premier l'idée du concert du rooftop. Un autre a affirmé que ce fut Ringo, un troisième que ç'aurait très bien pu être John après tout. En rigolant Lindsay-Hogg affirma des années plus tard que même le cuisinier d'Apple, « *the cook who made the apple crumble*¹ », prétendit en avoir eu l'idée tellement ils furent nombreux à se bousculer au portillon pour en réclamer la paternité. Mais que ce soit Machin, Truc

1. « Le cuisinier chargé des crumbles aux pommes ».